

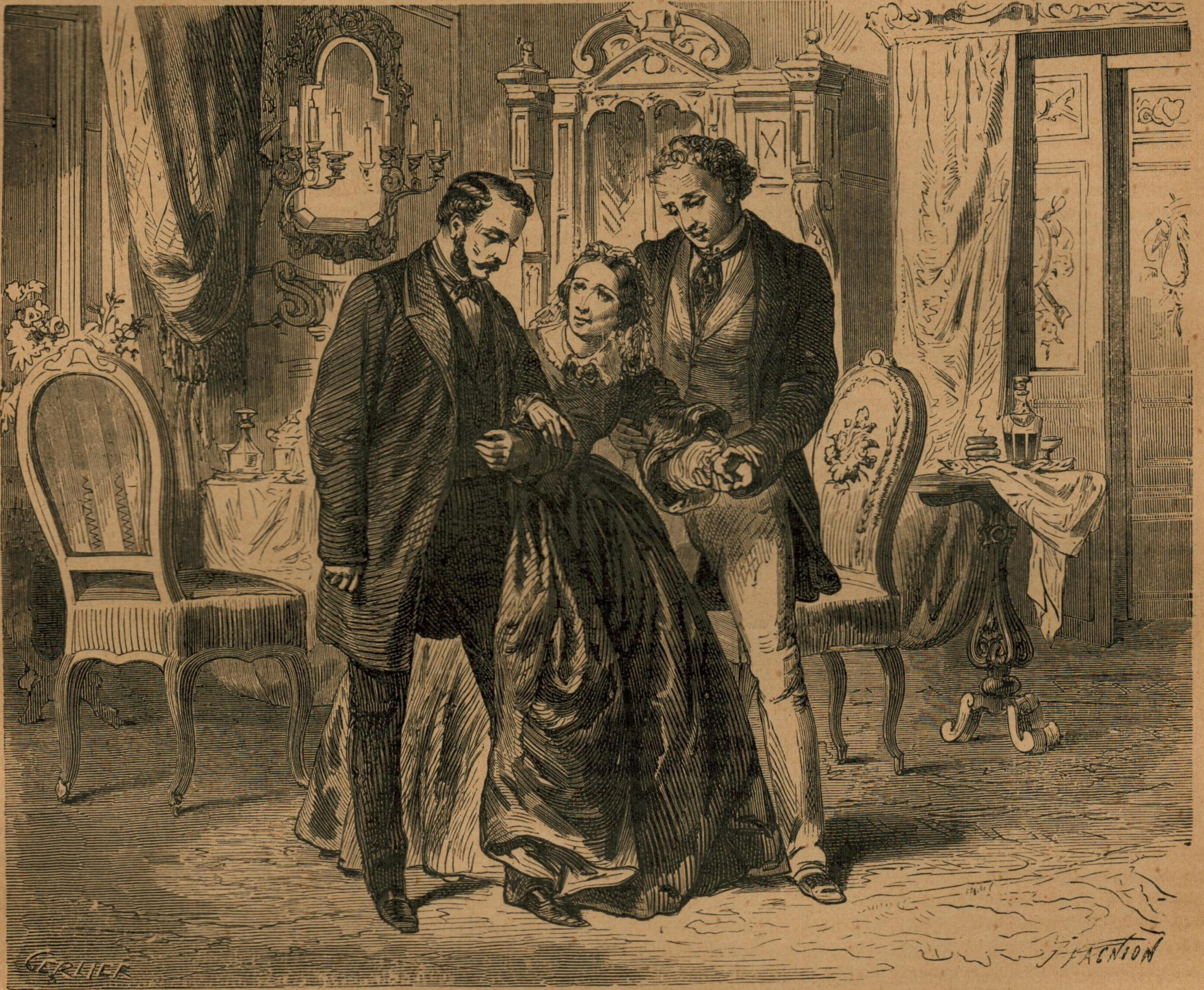
A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC
E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET
H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY
G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

V. HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET
F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR
A. DUMAS FILS - L. GOZLAN
E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.

LES BONS ROMANS

SOMMAIRE.

LE MARQUIS DE VILLEMER, par GEORGE SAND.
LES DRAMES DE LONDRES, par BERNARD DEROSNE.



Et laissant le duc et le marquis soutenir leur mère. — Page 141 col 1.

LE MARQUIS DE VILLEMER PAR GEORGE SAND.

SUITE

Dès que le marquis fut sorti, le duc sonna, fit défendre sa porte et recommença à marcher dans sa chambre avec une agitation désespérée. Il subissait à cette heure-là l'inévitable et suprême crise de sa destinée. Dans aucun autre de ses désastres, il ne s'était vu si coupable et ne s'était senti si affecté.

Jusqu'à là en effet, il avait mangé sa propre fortune avec l'âpre insouciance que donne le sentiment de ne nuire qu'à soi-même. Il avait pour ainsi dire usé d'un droit. Puis, moitié à son insu,

à force d'entamer le capital maternel, il l'avait dévoré, s'endurcissant peu à peu à l'humiliation de laisser peser sur son frère le devoir de soutenir leur mère de ses propres ressources. Disons tout ce qui pouvait jusque-là excuser le duc. Il avait été affreusement gâté. Il y avait eu pour lui dans le cœur maternel une préférence bien marquée. La nature aussi avait été partielle envers lui. Plus grand, plus beau, plus fort, plus brillant, plus actif en apparence que son frère, plus expansif, plus caressant, dès l'enfance il avait paru à tout le monde le mieux doué et le plus aimable. Longtemps chétif et taciturne, le marquis n'avait montré de passion que pour l'étude, et ce qui eût semblé un grand avantage chez un plébéien fut considéré comme une bizarrerie chez un homme de qualité. Cette aptitude fut donc combattue plutôt qu'encouragée, et c'est pour cela précisément qu'elle devint une passion : passion absorbante et dès lors sans épanchement, qui développa dans l'âme du jeune

homme une vive sensibilité intérieure et un enthousiasme d'autant plus ardent qu'il était renfermé. Le marquis était infiniment plus aimant que son frère et passait pour un homme froid, tandis que le duc, essentiellement bienveillant et communicatif, passa longtemps pour une âme de feu, sans aimer exclusivement personne.

Cette fougue de tempérament qui avait donné le change, le duc la tenait de son père, et, dans ses premières années, la vivacité de ses manières avait inquiété la marquise. Nous avons dit qu'après la mort de son second mari elle avait été fort exaltée, et que, pendant près d'une année, elle avait redouté la vue de ses enfants. Lorsque cette maladie morale fit place aux sentiments de la nature, son premier mouvement fut de serrer dans ses bras le fils de l'époux aimé. Celui-ci, étonné et comme effrayé de l'impétuosité des caresses dont il avait perdu le souvenir, se mit à pleurer sans savoir pourquoi. C'était peut-être le vague reproche de l'instinct froissé par l'aban-